

Danse Orientale : le Webzine !

Histoire des ghawazee

Un matin d'avril 1834. Égypte, le Caire. Le marché s'installe sur l'une des nombreuses places de la ville dirigée par le sultan Mohammed Ali. Il fait déjà chaud. Les marchands déballent leurs fruits, leurs légumes, leurs vêtements, leurs étoffes. Les vendeurs de chameaux amènent leurs animaux, les femmes voilées de noir, entourées de leurs enfants, discutent, achètent, regardent.

Et au milieu de toute cette agitation, un groupe de quatre jeunes femme assises sur le sol. Elles ne sont pas voilées, leurs vêtements sont colorés et de bonne qualité. Leurs yeux sont cernés de khôl, leurs mains teintes au henné et leurs bijoux, faits de piécettes, tintent à chaque mouvement. Sur une couverture, étendue sur le sol poussiéreux de la place, elles ont disposé du pain et des fruits qu'elles se partagent. Lorsqu'un homme vient à passer, elles l'interpellent à pleine gorge et l'encouragent à leur donner une pièce, en échange d'un peu de nourriture. La plupart ne s'arrêtent pas, ils accélèrent même le pas, sous les rires des jeunes femmes. Personne ne veut être en vu en leur compagnie car ces jeunes femmes sont des ghawazee, des danseuses de rue. Dans la culture musulmane du 19^{ème} siècle, il n'y a pas de groupe plus bas dans l'échelle sociale que celui des danseuses. Et celles-ci, avec leurs voix fortes, leurs visages non voilés et leurs traits étrangers sont plus bas que bas.

Le repas terminé, les ghawazee se lèvent en parlant et rient bruyamment et sortent d'une petite bourse quatre cymbalettes de métal qu'elles entreprennent d'attacher à leurs doigts. Puis elles se dirigent vers un groupe de musiciens qui s'occupaient à tendre la peau de leurs tambours et à astiquer leurs flûtes.

Les badauds s'assemblent autour des musiciens et des danseuses : la représentation va bientôt commencer. Les danseuses déploient un tapis pour protéger leurs pieds des cailloux. Aux premiers sons du tambour, les quatre ghawazee, serrées les unes contre les autres, se mettent à danser. Elles marchent lentement, les bras au-dessus de la tête, s'arrêtent parfois pour décrire de grands cercles de hanche.

Le rythme s'accélère et les danseuses se mettent à jouer des sagattes en rythme. Les pieds comme ancrés dans la terre, les ghawazee font frémir, vibrer, tressauter leurs hanches dans toutes les directions, toujours plus vite et plus intensément. Le cliquetis de leurs bijoux se mêle au son de leurs sagattes, la sueur perle sur leurs fronts. Le public jubile et frappe des mains. L'une d'entre elles se détache alors du groupe pour s'approcher des spectateurs. Dans un mouvement brusque, elle se renverse en arrière, tombe en pont. Certains spectateurs profitent de cette invitation pour coller quelques pièces sur le front en sueur de la jeune femme. Celle-ci remonte rapidement et renouvelle son acrobatie un peu plus loin dans le public. D'un geste rapide, elle fait glisser les piastres dans son décolleté puis revient danser avec les autres femmes. Les musiciens accélèrent encore le rythme, les ghawazee semblent en transe et le public bat des mains. Une dernière mesure et la musique s'arrête brusquement. Avant que le public ne se disperse, les ghawazee, qui ne semblent pas fatiguées, entament un nouveau morceau.

L'après-midi, de retour dans leur camp, elles cousent les piécettes récoltées le matin sur leur turban et sur des cordelettes de soie noire qu'elles tresseront plus tard dans leurs cheveux, comme les faisaient les femmes égyptiennes du 19^{ème} siècle. Le soir, comme tous les soirs, les quatre ghawazee donneront encore de longues représentations dans les mariages et les diverses fêtes organisées dans la ville qui ne dort jamais.

C'est le calme avant la tempête. Dans quelques mois, le nouveau sultan, agacé de ces danses qu'il juge indécentes va s'attaquer aux ghawazee. Mais pour le moment les ghawazee profitent encore de leur liberté.

En 1833, Edward Lane, un voyageur anglais, les décrit comme particulièrement jolies, comme parmi les plus belles femmes d'Égypte. Elles portent la même chose que les Égyptiennes de classe moyenne et leurs vêtements sont riches, colorés, les tissus de bonne qualité. Les ghawazee portent un pantalon bouffant (*shintiyan*) et une large chemise décolletée (*tob*), tous deux en mousseline transparente et colorée. Par-dessus, elles enfilent un longue veste parfois décolletée sous la poitrine et resserrée à la taille nommée *yelek* qui tombe jusqu'aux chevilles. D'autres portent une veste plus courte, *l'anteree*. Autour des hanches, elles nouent un châle plié en triangle auquel elles ont attaché diverses breloques récoltées ici et là, ou offertes par leurs clients. Sur la tête, elles portent un *tarbouch*, un couvre-chef rouge en forme de cône aplati enveloppé d'un tissu blanc ou coloré. A leur turban, elles ont fixé tous les bijoux qu'elles ne portent pas aux mains, aux bras ou aux pieds ainsi que les pièces gagnées lors de leurs spectacles. Pour certaines, il s'agit là de toute leur richesse.

Les paumes de leurs mains sont peintes au henné, tout comme le dessus de leurs pieds et parfois leurs visages. Leurs yeux sont cernés de khôl et certaines portent un anneau dans le nez.

Leurs cheveux sont tressés en safa. Il s'agit d'une coiffure propre aux Égyptiennes du 19^{ème} siècle : les cheveux sont séparés en mèches (de 11 à 25, toujours un chiffre impair) puis tressés en incorporant dans chaque natte trois cordelettes de soie noire, sur lesquelles on a cousu des breloques ou des piécettes. Devant les oreilles, on laisse un mèche libre et bouclée, idéal de beauté du 19^{ème} siècle égyptien.

L'origine de ces ghawazee ("*envahisseuses des cœurs*" - le singulier de ce mot est *ghaziya*) est incertaine. La plupart se réclament de la tribu des Nawar et parlent effectivement une langue différente de l'arabe. Les traits de leur visage trahissent également une origine différente. Les Nawar seraient une tribu rom qui serait arrivée en Égypte après avoir passé la Turquie et l'Afghanistan. Cependant, depuis le 16^{ème} siècle, la Turquie a envahi l'Égypte et il est également possible que ces femmes soient venues de Turquie. Leurs musiques, comme leurs danses possèdent effectivement des caractères gitans (accélération du rythme, utilisation d'un instrument à corde) mais cela ne signifie pas que toutes les ghawazee étaient des gitanes. Il semblerait que certaines femmes, veuves ou répudiées, n'ayant que la danse pour source de revenus, soient aussi devenues des danseuses de rue.

Leur musique est fortement imprégnée de la musique arabe : les ghawazee utilisent les rythmes connus comme le *masmoudi saghir* ou le *masmoudi kabir*, plus tard aussi le rythme que l'on appelle *saïdi*. Leurs musiciens jouent du *tabla* (percussion au corps en argile et à la peau de poisson), du *riqq* (tambourin), du *mizmar* (flûte de la famille du hautbois), du *daf* (instrument de percussion) mais surtout de la *rababa*, sorte de violon primitif à une ou deux cordes. Elles-mêmes s'accompagnent presque toujours aux *sagattes* (cymbalettes de métal).

Leur musique est régulière, sans accents marqués, souvent chantée, parfois par les danseuses elles-mêmes, parfois par une tierce personne.

Leur danse est terrienne, il y a peu de déplacements, tout juste quelques changements de place entre les danseuses qui se produisent presque uniquement en groupes de trois-quatre. Les épaules et le haut du corps restent le plus souvent immobiles, si ce n'est pour quelques rares ondulations ou vibrations. Leurs bras restent étendus ou croisés sur la poitrine. En revanche, leurs hanches bougent et vibrent sans arrêt : les ghawazee connaissent toutes les variations des vibrations parallèles à la terre. Les ghawazee suivent souvent le rythme de la musique en frappant le sol de leurs pieds (un mouvement que l'on retrouve dans toutes les danses gitanes comme dans le flamenco par exemple où il se nomme zapateado). Il existe également plusieurs sortes de petits sauts ainsi qu'un glissé horizontal caractéristique de la tête. Il arrive que les ghawazee dansent au sol, mais il s'agit la plupart du temps d'y exécuter quelque acrobatie (se pencher en pont arrière et ramasser quelque chose avec la bouche) ou de récolter de l'argent sur le front.

"Elle n'attendait pas d'être sollicitée. Aux premiers sons de la derbouka et des violons, Hasne se mit au milieu de nous. Animée sans doute par un public nombreux, encouragée par le pourboire princier qu'il lui avait promis, elle était prête à nous faire partager tous les raffinements les plus exquis de son art chorégraphique. Ses yeux s'illuminèrent et, sur un signal, elle commença à danser. D'abord lente et mesurée dans ses mouvements, la danseuse se déplaçait à peine de l'endroit où elle se tenait, comme clouée au sol. Puis, alors que le rythme de la musique accélérât petit à petit, avec des pas à peine perceptibles elle seconda les incroyables contorsions de son corps, une sorte de dislocation des hanches, presque convulsive [...]. Les musiciens accélérèrent le rythme et les mouvements de la danseuse, ses contorsions, les moindres mouvements de ses bras et de sa tête devinrent plus sauvages, plus fiévreux." (Paul Lenoir - 1872)

Les ghawazee sont invitées dans toutes les fêtes (mariages, circoncisions, etc.) et dansent parfois chez l'hôte, parfois devant la porte. Elles ne sont pas les bienvenues dans les harems qui se respectent et dansent également devant des étrangers qui récompensent leur danse avec force argent. Exceptionnellement elles ont pu recevoir l'autorisation de se produire dans la cour des harems sous les fenêtres des femmes. Lorsqu'elles dansent dans la rue, elles se placent souvent sous les moucharabiehs pour que les femmes des harems puissent les observer au travers des meurtrières.

Les voyageurs européens ont souvent rapporté l'existence d'une danse appelée "danse de l'abeille". Selon les descriptions, il s'agit d'une danse pendant laquelle la danseuse fait semblant d'avoir une abeille prise dans ses vêtements et retire ceux-là les uns après les autres jusqu'à être complètement nue. Edward Lane rapporte également l'existence de fêtes dans lesquelles les ghawazee ne portent que leurs sous-vêtements transparents, encouragées par l'alcool qu'on leur sert sans modération.

Il est très difficile de traiter le sujet du lien entre ghawazee et prostitution. Il est très probable que certaines ghawazee se soient prostituées pour gagner plus d'argent mais jusqu'à l'arrivée des soldats de Napoléon, la prostitution n'était pas organisée. Ce sont les Français qui parquèrent les premiers les ghawazee dans des maisons closes dont l'influence devint telle que l'empereur fit un jour décapiter les 400 femmes qui y résidaient et jeta leurs corps dans le Nil. Cependant, le concept avait pris en Égypte et on ouvrit de plus en plus de maisons closes, dans lesquelles les ghawazee se produisaient devant les étrangers avant de se donner à eux pour de l'argent. Les tenancières de ces maisons closes étaient parfois des ghawazee elles-mêmes, qui

tiraient leur richesse du proxénétisme.

Mais nous sommes en 1834 et les choses vont mal. Le nouveau sultan, Mohammed Ali, dont on connaît l'attirance pour les hommes, juge les ghawazee indécentes et décide de s'en débarrasser. Il ordonne le bannissement de toutes les ghawazee dans le sud de l'Égypte. Les femmes s'installent presque toutes dans la ville d'Esna. Il leur est interdit de danser, que ce soit dans la rue ou dans les maisons closes sous peine de châtements corporels violents. Cependant, les visiteurs européens, comme Flaubert, se font de plus en plus nombreux et les ghawazee continuent de danser clandestinement dans les maisons closes, vivant de plus en plus exclusivement de la prostitution.

En 1866, le bannissement est levé et certaines ghawazee reviennent au Caire. D'autres resteront dans le sud de l'Égypte. Mais après 32 ans d'illégalité, leur art a souffert et pour beaucoup, elles sont devenues essentiellement des prostituées.

Au début du 20ème siècle, on les retrouve dansant et chantant dans des cafés ou sur les bateaux croisant sur le Nil près de Louxor. Leur costume change : elles portent à présent une petite veste courte et une jupe qui ne leur arrive qu'aux genoux, lestée avec du plomb pour qu'elle s'ouvre mieux lors de la danse. Il s'agit d'une nouvelle génération de ghawazee, venue de Syrie. Ce sont des ghawazee qui indigneront les États-Unis lors de l'exposition universelle de Chicago, mais aussi elles qui lanceront la mode de l'orient dans le cinéma hollywoodien.

Dans les années 50, les ghawazee ont quasiment disparu, supplantées par des danseuses égyptiennes venues du peuple, fatiguée de l'illégalité.

Aujourd'hui, il ne reste plus qu'une ghaziya active. Il s'agit de Khairyya Maazin. Ses soeurs, avec lesquelles elle se produisait encore dans les années 70 sont, pour l'une morte, pour l'autre rentrée dans une vie " convenable " de femme musulmane.

Sources

- Edward Lane, *Manners and Customs of Modern Egyptians*
- Gustave Flaubert, *Voyage en Orient*
- Dietlinde Karkutli, *Das Bauchtanzbuch*
- Wendy Buenaventura, *Die Schlange und die Sphinx*
- www.bellydancemuseum.com
- The Romany Trail Part I: Through Africa (*film*)
- Dances of Egypt (*film d'Aisha Ali*)

© 2006 – Mihrimah Ghaziya
<http://www.mihrimah-ghaziya.de>